



This is a repository copy of *Le couteau dans la plaie : une amitié qui n'en finit pas de finir*.

White Rose Research Online URL for this paper:
<http://eprints.whiterose.ac.uk/601/>

Article:

Walker, D.H. (1999) *Le couteau dans la plaie : une amitié qui n'en finit pas de finir*. Bulletin des Amis d'André Gide, XXVII (122/12). pp. 205-217. ISSN 0044-8133

Reuse

Unless indicated otherwise, fulltext items are protected by copyright with all rights reserved. The copyright exception in section 29 of the Copyright, Designs and Patents Act 1988 allows the making of a single copy solely for the purpose of non-commercial research or private study within the limits of fair dealing. The publisher or other rights-holder may allow further reproduction and re-use of this version - refer to the White Rose Research Online record for this item. Where records identify the publisher as the copyright holder, users can verify any specific terms of use on the publisher's website.

Takedown

If you consider content in White Rose Research Online to be in breach of UK law, please notify us by emailing eprints@whiterose.ac.uk including the URL of the record and the reason for the withdrawal request.



eprints@whiterose.ac.uk
<https://eprints.whiterose.ac.uk/>

Le couteau dans la plaie : une amitié qui n'en finit pas de finir

par

DAVID H. WALKER

La publication intégrale des lettres échangées par André Gide et Henri de Régnier restitue le deuxième volet à ce tableau dont David Niederauer avait pu présenter le panneau Régnier en 1972¹. Nous avons donc de nouvelles raisons de regretter la fin de cette amitié littéraire qui vit les deux écrivains s'éloigner l'un de l'autre à la suite d'un article malencontreux que Gide écrivit pour *La Revue Blanche* du premier mai 1900, à propos de *La Double Maîtresse*. Le froid que provoqua le jugement de Gide — qui s'était laissé entraîner, nous dit-il, par la désapprobation impétueuse dont avait témoigné Viélé-Griffin à l'égard du livre de Régnier — l'amena à regretter « cordialement » cette « erreur assez grave² ». Les éditeurs de la nouvelle édition de la *Correspondance* présentent une lettre inédite de Francis Jammes, qui, apprenons-nous, s'évertua à adoucir le ressentiment d'un Régnier ombrageux (pp. 15-17). Nonobstant cette intervention de poids, ce dernier ne devait jamais pardonner à Gide son jugement qui, faisant pressentir un déclin par rapport à l'œuvre précé-

1. Voir Henri de Régnier, *Lettres à André Gide (1891-1911)*, avec cinq brouillons de lettres d'André Gide à Henri de Régnier, préface et notes de David J. Niederauer, Genève : Droz, et Paris : Minard, 1972 ; et André Gide—Henri de Régnier, *Correspondance 1891-1911*, édition établie, présentée et annotée par David J. Niederauer et Heather Franklyn, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1997. Les chiffres entre parenthèses dans le texte renvoient à l'édition de 1997.

2. *Si le Grain ne meurt*, dans *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 539.

dente, ne péchait peut-être que par prescience³... Ainsi, à partir de cette date les lettres se font de plus en plus rares, pour cesser complètement malgré une dernière lettre d'avril 1911 où Gide, touché par l'amabilité dont Régnier venait de faire preuve à l'égard de Copeau et de la *Nouvelle Revue Française*, essaie en vain de ranimer l'affection qu'ils s'étaient portée naguère (pp. 271-2).

Si c'est là la fin d'une amitié, ce n'est pas la conclusion de l'histoire, comme on le sait. Le 12 mars 1924 Régnier publie dans *Le Figaro* un article très malveillant au cours duquel il prétend s'être complètement détaché de Gide et où il emprunte pour s'exprimer sur l'œuvre de celui-ci un langage pour le moins désobligeant (voir pp. 17-8). Cette attaque assez brutale appelle pourtant des explications. Il ne s'agissait sûrement pas de l'explosion longtemps différée d'une amertume que Régner aurait couvée depuis près d'un quart de siècle. Qu'est-ce donc qui a pu provoquer cette animosité à ce moment précis ?

On ne peut que spéculer sur la nature des rapports entre les deux écrivains à partir de l'époque où leur correspondance avait tari. Déjà en 1902 pourtant, après les révélations imprudentes sur les goûts sexuels des deux amis faites par Ghéon dans une lettre à Jacques-Émile Blanche, Gide se méfie de la réaction de Régnier qui se mouvait dans le cercle du peintre⁴. Cependant, tout porte à croire que Régnier n'était pas homme à s'en scandaliser (p.19). N'empêche que parmi les amis de Gide, Régnier en est venu à personnifier une certaine artificialité de mauvais aloi⁵. Gide et lui continuent manifestement à se voir de temps en temps après 1911, ne serait-ce que selon les hasards de leur profession. Gide parle très peu de Régnier dans son *Journal* et dans ses correspondances⁶ ; mais on sait, par exemple, qu'il a assisté aux côtés de ce dernier en octobre 1920 aux délibérations du jury de la Fondation Blumenthal⁷. Pour Valéry, soup-

3. Voir *Prétextes*, Paris : Mercure de France, 1963, pp. 96-100.

4. Voir Henri Ghéon—André Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1976, p. 453, lettre du 30 juillet 1902.

5. À titre d'exemple, voir F.-P. Alibert, *En Italie avec André Gide (avril-mai 1913)*, texte présenté et annoté par Daniel Moutote, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1983, pp. 40-1 : « Ghéon glapit que cela l'horripile parce qu'il n'aime pas l'artificiel, et il évoque Henri de Régnier. »

6. Voir pourtant *Journal 1887-1925*, édition établie, présentée et annotée par Éric Marty, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 643, 1^{er} juillet 1910, où Gide parle d'une soirée avec « Henri de Régnier qui faisait des mots ».

7. André Gide—Paul Valéry, *Correspondance 1890-1942*, préface et notes par Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955, pp. 479-80.

çonneux, la présence de Régnier à cette occasion « signifie évidemment quelque chose » que, malheureusement, le commentaire de Valéry ne nous permet pas de tirer au clair. Valéry dit à l'intention de Gide : « Je trouve qu'il a été absolument mauvais avec toi. Je ne sais pas ce que tu as excogité pour lui rendre sa monnaie ; mais à ta place, je considérerais les choses à la manière corse, et je chercherais dans ma cave un petit fût d'amontillado ⁸. » Pourtant le récit de la séance que Gide adresse à son ami par la suite ne trahit aucune rancœur, remarque avec plaisir que Régnier « s'est rangé d'assez bonne grâce à notre opinion » et ne fait pas la moindre allusion à une quelconque hostilité ni à aucun désir de vengeance ⁹. Au contraire : Gide tient à se distancier de « l'exécution » de Régnier par Cocteau et Valéry dont il est témoin lors d'une soirée chez Mme Mühlfeld un mois plus tard, c'est-à-dire au début de novembre ¹⁰.

Ce qui explique peut-être la réserve de Gide, c'est qu'à cette époque il est en train de rédiger ses mémoires et donc de revivre les débuts de sa carrière littéraire. Le 21 novembre 1920 il note dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* qu'il a écrit durant l'été 1920 le premier chapitre de la deuxième partie de *Si le grain ne meurt*, consacré au voyage en Algérie avec Paul-Albert Laurens ¹¹. Autrement dit, il avait laissé derrière lui les salons et les cénacles des années 1890 où il avait fréquenté Régnier et ceux qui, à son retour de l'Afrique du Nord, ne voulaient pas de son « secret de ressuscité » : « je ne pouvais plus leur parler », avait-il conclu ¹².

Mais, fait encore plus significatif pour notre propos, au cours de ce même été 1920 Gide a également fait imprimer les huit premiers chapitres de *Si le grain ne meurt*, c'est-à-dire un premier volume de l'ouvrage où manquent les chapitres IX et X qui terminent la première partie telle que nous la connaissons aujourd'hui ¹³. Effectivement, on constate non sans surprise que ce n'est qu'au tout début de janvier 1921 que, revenant en arrière, il s'attelle à ce qu'il appelle « le chapitre intermédiaire de *Si le grain ne meurt* ». On peut supposer avec Éric Marty qu'il s'agit ici du chapitre IX ou X de la première partie ¹⁴, mais il convient de se rappeler que selon le *Journal* Gide travaillait déjà au chapitre IX (« Albert, de La-

8. Lettre de septembre 1920, *ibid.*, p. 480.

9. Lettre du 2 octobre 1920, *ibid.*, pp. 481-2.

10. *Journal 1887-1925, op. cit.*, 3 novembre 1920, p. 1113.

11. *Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris : Gallimard, 1927, p. 27.

12. *Si le grain ne meurt, op. cit.*, pp. 575-6.

13. Il s'agit de l'édition hors commerce, Bruges : Impr. Ste-Catherine, ach. d'impr. le 15 mai 1920.

14. *Journal 1887-1925, op. cit.*, pp. 1116 et 1691.

nux, *Cahiers d'A. W.* ») le 10 octobre 1919 et au chapitre X (« présentation chez Heredia ») le 12 novembre 1919. Maria van Rysselberghe indique qu'il lui a lu des extraits du chapitre IX en cours, un an plus tard, le 6 novembre 1920 (Albert Demarest), le 9 novembre 1920 (de Lanux) et le 11 novembre 1920 (le commencement de ses études de philosophie¹⁵). Il semble donc que le « chapitre intermédiaire » dont il s'agit le 1^{er} janvier 1921 soit bien le chapitre X, celui qui traite de ses débuts dans le monde littéraire. Quoi qu'il en soit, tout porte à croire qu'à la fin de 1919 il avait mis de côté le premier jet de ce chapitre, entraîné d'une part par l'envie de procéder directement au récit du voyage en Algérie, et désireux d'autre part d'en finir avec cette version de son enfance qu'il fait imprimer en mai 1920. On voit bien qu'entre ces deux exigences les chapitres IX et X prennent l'air de « deux chapitres supplémentaires de la première partie de [ses] Mémoires », comme il les appellera à la fin de janvier 1921 quand il les aura mis au net¹⁶.

Justement Gide construit comme un élément tout à fait accessoire ce chapitre X qui traite de la période confuse entre la publication des *Cahiers d'André Walter* et son départ pour l'Afrique du Nord — départ qu'il ne peut s'empêcher d'anticiper au moment même où il se laisse tirer en arrière vers cette « selve obscure dont je ne me dégageais qu'à mon départ avec Paul Laurens pour l'Afrique » (on a compris que c'est là pour Gide un rappel du chapitre qu'il a déjà terminé mais que le lecteur « naïf » ne connaît pas encore). « Selve obscure », dit-il à l'entrée comme à la sortie de cette galerie de portraits littéraires : parenthèse, donc — ellipse, même, en quelque sorte — qui n'a fait que retarder le drame essentiel des mémoires¹⁷. Si c'était déjà sous cet angle qu'il considérait l'époque en question fin 1919 lors de la première rédaction de ces pages, on conçoit facilement que pour Gide ce passé qui en 1920 continue apparemment à nourrir la rancune de Régnier était liquidé depuis longtemps ; ce n'était pas la peine de s'offusquer des agissements auxquels Valéry fait mystérieusement allusion. L'histoire de cette amitié révolue n'avait même plus trouvé sa place dans l'édition hors commerce de ses mémoires de jeunesse que seuls découvraient certains intimes, tels Roger Martin du Gard ou Jacques Raverat, en octobre 1920 au moment où Gide se félicitait d'avoir « décroché la bourse de 6000 francs pour Rivière » grâce en partie à

15. *Ibid.*, p. 1105. Voir *Les Cahiers de la petite Dame*, t. I, 1918-1929, Paris : Gallimard, « Cahiers André Gide 4 », 1973, pp. 53, 54, 55.

16. *Journal 1887-1925*, *op. cit.*, p. 1121, 26 janvier 1921.

17. *Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, pp. 529-47.

l'obligeance de Régnier lors de la réunion du jury Blumenthal¹⁸. Pour l'instant donc, n'étant même pas au courant de cette omission, Régnier n'avait aucune raison nouvelle de se plaindre de Gide.

Pourtant, rien ne dit qu'autour de janvier 1921 Gide n'était pas retourné à son brouillon avec un certain agacement après l'incident désagréable qui a précédé le jury Blumenthal, et on ne saurait affirmer que le texte définitif ne s'en ressente pas quelque peu au moment où l'auteur fait imprimer hors commerce le deuxième volume de ses mémoires en décembre 1921¹⁹. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'au mois de janvier 1924 que *La NRF* publie enfin cet extrait de *Si le grain ne meurt* où Gide parle des confrères qui avaient entouré ses débuts littéraires²⁰. Régnier a pu y lire les regrets sincères que Gide exprime à propos de son appréciation sévère de *La Double Maîtresse*; mais on peut supposer que le fait même de rappeler le différend ait suffi pour froisser à nouveau les susceptibilités de celui qui, toujours selon ce texte, « sous des allures d'une cordialité charmante, encore qu'un peu hautaine, [...] cachait le sentiment constant, mais discret de sa supériorité²¹ ». On n'a pour s'en convaincre qu'à se reporter aux réactions d'un autre contemporain qui s'est trouvé portraituré dans ces pages. Albert Mockel se dit « fort amusé » par ce qu'il y a découvert sur lui-même, et tout en remerciant Gide des « vingt gentilleses » qui atténuent la note satirique, il reconnaît volontiers : « je devais être insupportable ». Il félicite Gide sur les portraits de Heredia, Régnier, Griffin, « merveilleusement saisis en leur silhouette, leur physionomie, et surtout [...] leurs allures » ; mais malgré sa bonne humeur il ne peut s'empêcher de se dire surpris et même attristé en concluant :

Tous ceux-là, qui furent vos compagnons d'armes, il semble que, sauf Louÿs, vous ne les ayez jamais aimés : simples ombres chinoises sur l'écran de votre vie littéraire. À l'exception de Régnier pour qui l'on sent chez vous une déférente estime, on dirait que vous les balayez tous, comme de vains fanfanches, dans le coffre aux accessoires²².

Une telle réaction, de la part d'un homme aussi facile à vivre que Mockel,

18. Voir *Journal 1887-1925, op. cit.*, pp. 1110-1, octobre 1920 : dans la liste des membres du jury qu'il donne p. 1688, n. 1 pour la page 1110, Éric Marty omet le nom de Régnier dont la participation est attestée par Valéry comme par Gide.

19. *Si le grain ne meurt* (2^e vol.), Bruges, Impr. Ste-Catherine, ach. d'impr. le 24 décembre 1921.

20. *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} janvier 1924, pp. 24-45.

21. *Si le grain ne meurt, op. cit.*, p. 535.

22. André Gide—Albert Mockel, *Correspondance 1891-1938*, édition établie, présentée et annotée par Gustave Vanwelkenhuyzen, Genève : Droz, 1975, pp. 271-4, lettre du 10 janvier 1924.

donne à craindre pour ce qui est de la réception qu'un individu chatouilleux pouvait réserver aux pages en question. Même avec les allusions réconfortantes qu'y décèle Mockel, ces pages n'étaient pas faites, loin s'en faut, pour plaire à Régnier²³. Gide s'excuse auprès de Mockel et offre une explication :

Je crois que, lorsque ce fragment que j'ai donné sera replacé dans l'ensemble, vous vous expliquerez mieux (c'est-à-dire d'une manière moins désobligeante pour mes anciens compagnons d'armes) la dureté apparente de mes jugements sur eux. Ce sont les arbres de cette « selva oscura » dont il me fallait souhaiter me dégager pour gagner au chapitre suivant la solitude du désert. Et si tous ceux que je fréquentais alors, *et moi-même parmi eux*, ne m'étaient apparus à ce moment comme des fantoches de cauchemar, eussé-je écrit, sitôt ensuite, *Paludes* et *Les Nourritures*²⁴ ?...

Avec Régnier, cependant, toute explication était exclue puisque le dialogue était terminé depuis longtemps. D'autant plus que Gide avait pris soin d'indiquer qu'en ce qui concerne celui-ci « nous eussions bientôt rencontré d'autres raisons de brouille, nos goûts différaient trop²⁵ ». Selon toute apparence, c'est donc en réponse à la publication de ce chapitre de *Si le grain ne meurt* en janvier 1924 que Régnier s'est permis, quelques semaines plus tard, d'émettre les remarques que l'on sait sur la personne et l'œuvre d'André Gide, au cours d'un compte rendu des *Jugements* de Massis²⁶.

Maria van Rysselberghe se rappelle que le 14 mars 1924 Roger Martin

23. Quant à Viélé-Griffin, caricaturé à son tour et même inculpé de complicité dans la rédaction du compte rendu fâcheux et, comble de provocation, dépeint comme doué d'« une susceptibilité toujours en éveil, mais pas toujours bien éclairée » (*Si le grain ne meurt*, *op.cit.*, p. 538), la correspondance entre les deux écrivains ne révèle pas la moindre ombre à propos de ce passage. Voir André Gide—Francis Viélé-Griffin, *Correspondance 1891-1931*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1986.

24. Lettre du 20 janvier 1924, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 275.

25. *Si le grain ne meurt*, *op. cit.*, p. 539.

26. Il convient d'ajouter, pourtant, que dans une interview avec Léon Pierre-Quint en 1926, Régnier se montre inquiet au sujet de la publication imminente de *Si le grain ne meurt* : « On m'a rapporté qu'on y trouvera un portrait de moi, assez dur. De lui, un ancien ami... ! (Un silence.) Vous pensez bien que ça m'est égal. » (Léon Pierre-Quint, *André Gide, l'homme, sa vie, son œuvre*, Paris : Stock, 1952, p. 486.) Malgré qu'il en ait, on serait fondé de voir dans ces remarques, nous semble-t-il, l'aveu que Régnier avait lu le texte dès sa première publication dans *La NRF*. De toute façon, il avait tout de suite pris connaissance de ce que ces pages pouvaient avoir de désagréable pour lui ; et nonobstant sa protestation, cela lui était loin d'être égal...

du Gard, ayant lu le texte de Régnier, s'est efforcé de le cacher à Gide pour lui épargner de la peine. Pourtant Gide « avait déjà eu connaissance de l'article et ne s'en montrait pas du tout démonté. Il expliquait », écrit la Petite Dame, « que, depuis les *Nourritures*, Régnier et en général ceux de sa génération n'ont plus rien compris à ce qu'il écrivait ; que du reste Régnier, si artificiel, n'est pas du tout fait pour le comprendre ²⁷ ». Alors que Gide s'indignera devant l'approbation que le philosophe Alain donnera, vraisemblablement par inadvertance, aux *Jugements* de Massis qui paraissent en volume à la même époque, il pourra écrire par contre, dans une lettre du 2 avril 1924 à Roger Martin du Gard, qu'il « accepte d'être conspué par la droite et la gauche » et qu'il « supporte sans grimacer trop, les attaques de Béraud, de Massis, d'Henri de Régnier et de tous ceux qui emboîtent le pas ». Après tout, ajoute-t-il, ses écrits allant à l'encontre des valeurs que préconisent de tels individus, « je comprends fort bien qu'on les déteste, et qu'on le dise, oui, je comprends Béraud, Massis, Régnier ²⁸ ». Il était même allé jusqu'à remercier Massis, dont les critiques, dit-il, l'auraient aidé à mieux apprécier la force de sa propre pensée. Dans une lettre du 25 janvier 1924, il demande à son ennemi dévoué l'autorisation de mettre une citation en épigraphe à un chapitre des *Faux-Monnayeurs*, qu'il terminera au mois de juin de l'année suivante ²⁹. En fin de compte il renoncera à utiliser cette citation dans son roman. Par contre, Gide conclura son *Journal des Faux-Monnayeurs* sur un texte de Vauvenargues propre, dit-il, à servir de préface à son roman, mais dont le charme principal est de faire penser à Massis : « Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce ³⁰. »

On est tenté de dire que la désinvolture dont Gide fait montre à l'encontre de ses critiques est démentie quelque peu par le fait même qu'ils continuent à le préoccuper. De toute évidence il a du mal à oublier ce que leurs attaques ont de blessant. Rappelons qu'en 1924 il voit la publication en volume d'articles hostiles que Béraud comme Massis lui assènent depuis 1921 ³¹. Dans la deuxième moitié du mois de mars, Gide renouvelle donc le projet satirique d'une citation-préface « à un chapitre des

27. *Les Cahiers de la petite Dame*, op. cit., pp. 191-2.

28. André Gide—Roger Martin du Gard, *Correspondance 1913-1951*, introduction par Jean Delay, Paris : Gallimard, 1968, t. I, p. 246.

29. Voir la lettre du 25 janvier 1924 dans *Œuvres complètes d'André Gide*, t. XII, Paris : NRF, 1937, pp. 553-5.

30. Voir *Journal des Faux-Monnayeurs*, op. cit., p. 87.

31. Voir *Journal 1887-1925*, op. cit., pp. 1140-1.

Faux-Monnayeurs, ou même au livre tout entier ³² », ce qui semble indiquer qu'un certain dépit subsiste toujours en lui plus de deux mois après sa lettre à Massis.

Voici qui nous ramène à Régnier. Car on a remarqué qu'en s'alliant à Massis de façon retentissante dans son compte rendu du 12 mars 1924, celui-ci en arrive à mériter une place de choix parmi les bêtes noires de Gide. À plusieurs reprises son nom s'associe avec celui de Massis dans les propos de Gide. D'ailleurs celui-ci croit comprendre ce qui motive Régnier, et il semble s'être résolu à lui répondre : « Comme j'ai dit beaucoup de bien de lui dans *Si le grain ne meurt*, il se sera dit : il veut sans doute entrer à l'Académie, et c'est pour cela qu'il me couche le poil. Je vais lui montrer comment je prends ça ³³. »

Justement, dans le manuscrit du *Journal des Faux-Monnayeurs* dont je prépare une édition critique dans le cadre du « André Gide Editions Project » à l'université de Sheffield en collaboration avec Alain Goulet et Pascal Mercier, on relève une page où Gide esquisse une préface composée de trois citations dont le but est manifestement de renvoyer dos à dos et Massis et Régnier ³⁴. Mais on trouve d'abord dans le manuscrit, peu avant cette ébauche, quelques lignes sur Régnier entre une page (inédite) portant la date du 25 février et celle qui est datée du 27 mars. Ces lignes sur Régnier ont été griffonnées, visiblement sous l'effet d'une certaine émotion. Il s'agit donc très probablement d'une réaction immédiate à la lecture de l'article paru dans *Le Figaro* du 12 mars.

M. de Régnier est le plus parfait représentant d'une époque, une école, qui ne put, je le crains bien, comprendre rien à ce qui n'était pas littérature. | *Comme il était naturel et comme il advient nécessairement lorsqu'un certain genre de factice a cours, || À des esprits épris de | + | Dans une société ha-*

32. *Les Cahiers de la petite Dame*, op. cit., p. 192.

33. *Ibid.*, seconde moitié du mois de mars 1924.

34. Le manuscrit se trouve dans la « Carlton Lake Collection » du « Harry Ransom Humanities Research Center », à l'Université du Texas à Austin. Je remercie le personnel du HRHRC, et en particulier Linda Ashton, de l'aide qui m'a été donnée au cours de mes recherches. Je tiens surtout à remercier Mme Catherine Gide de m'avoir aimablement autorisé à citer les extraits du manuscrit ci-dessous. Dans la transcription du manuscrit nous avons adopté les conventions suivantes :

sont en *italiques* les éléments biffés ;

sont précédés de + les éléments surajoutés par rapport à la ligne d'écriture courante ;

les barres verticales || délimitent l'unité de transcription de chacune des catégories ci-dessus.

bituée au || factice, || le || si par || celui qui cherche le naturel | Pour moi qui ne cherchai rien tant qu'une expression simple et directe *Idé mon émotion et |* de ma passion, je devais nécessairement lui déplaire.

Il avait assez aimé je crois mon *Voyage d'Urien* et ma *Tentative amoureuse* ; *Paludes* déjà fut moins de son goût ; après les *Nourritures* il estima que j'étais perdu.

Le ton et le style visent la récusation publique, sans aucun doute. Pourtant le passage est biffé d'une croix au crayon, vraisemblablement apportée au manuscrit au moment où Gide le revoyait pour la publication³⁵. C'est manifestement à la suite d'une relecture, antérieure pourtant à la décision finale de supprimer le passage, qu'il avait noté à l'encre, quelques lignes plus bas, à la même page :

Tout cela, mieux vaut laisser à d'autres le soin de le dire — si tant est que cela vaille d'être dit.

Et, sur la page d'en face, c'est-à-dire au verso de la feuille précédente, il avait ajouté encore :

À tout cela j'ai dit : tant pis depuis longtemps.

De toute apparence, ces deux remarques sont ultérieures au « projet de préface » qui sépare les deux pages datées du 31 mars et du 10 avril. Car en poursuivant la première impulsion vers une confrontation polémique directe — « M. de Régnier est le plus parfait représentant d'une époque... » — Gide risquait franchement de se fourvoyer. Ce qui lui convenait mieux, c'est une approche de biais, une réponse ironique : et à cette fin, il tient tout prêt le projet d'une citation-préface dont il avait parlé dans sa lettre du 25 janvier à Massis mais dont il n'a pas été question jusqu'ici dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*. Il paraît que la réaction initiale, plutôt agressive, à l'attaque de Régnier survenue le 12 mars, s'apaise quelque peu dans les jours qui suivent, à mesure que Gide se rend compte qu'il peut faire d'une pierre deux coups. On remarque pourtant qu'à présent, c'est-à-dire probablement vers la première semaine d'avril³⁶, c'est à Régnier qu'il en veut d'abord :

Peut-être faire une « préface » aux *Faux-Monnayeurs* de trois citations :

« J' *lavoue n'avoir jamais* | + | ai honte d' | pu m'intéresser à la personne ni aux écrits de M. Gide. »

Henry de Régnier (de l'Académie française).

« Ce qui est mis en cause ici, c'est la notion même de l'homme. »

Massis (Ce qu'il faut penser d'André Gide).

(vérifier ces deux citations) et

« The man rebounds from his disgrace ; he begins fresh foundations on

35. Rappelons que le *Journal des Faux-Monnayeurs* parut dans *La Nouvelle Revue Française* en août et septembre 1926.

36. Cf. la lettre du 2 avril à Roger Martin du Gard citée plus haut.

the ruins of the old³⁷. »

R. L. Stevenson

Memories and Portraits, p. 148
(a gossip on a nolu lvel of Dumas)

Ayant vérifié après coup le texte de Régnier, Gide essaie d'abord de rectifier la citation telle qu'il l'avait écrite, puis y renonce et ajoute en bas de la page :

« J'ai honte d'avouer que j'ai peine à m'intéresser à l'œuvre et à la personnalité de M. André Gide. »

Figaro, 12 mars 1924³⁸.

Bien sûr, rien de ceci ne se retrouvera dans son roman. L'explication est à chercher sans doute dans ces mots : « mieux vaut laisser à d'autres le soin de le dire » et « tant pis » que Gide ajoute après avoir relu son manuscrit. Ç'aurait été attribuer trop d'importance à des écrivains qui étaient dorénavant loin de le mériter, à ses yeux. En fin de compte, Gide ne leur accordera même pas un paragraphe dans la version imprimée du *Journal des Faux-Monnayeurs*. Massis aura droit à une étiquette satirique signée Vauvenargues, mais Gide taira la présence de Régnier dans ce cahier, tout comme il avait cru bon de ne pas parler de celui-ci dans le premier volume de *Si le grain ne meurt*.

L'amitié Gide-Régnier aura donc comme épitaphe la vente de la bibliothèque de Gide en 1925. Mais ce geste même attirera sur Gide les foudres d'une presse plutôt hostile ; et encore une fois l'amertume resurgit sous forme de cet exemplaire du volume *Prose datées* que Régnier aurait envoyé à Gide le 27 avril 1925 avec cette dédicace : « À M. André Gide, pour sa prochaine vente³⁹ ».

Devant les attaques dont il est l'objet à cette occasion, Gide se plaindra auprès de Roger Martin du Gard, qui l'avait persuadé de supprimer certaines phrases d'explication qu'il avait d'abord incorporées à la préface rédigée pour le catalogue de vente :

37. *L'homme reprend de plus belle après sa disgrâce ; il entame de nouvelles fondations sur les ruines du passé.*

38. Gide fera à nouveau allusion à cette remarque dans son *Journal* de novembre 1924, avec le commentaire : « H. de Régnier est peut-être sincère (je ne consens à voir la malveillance que lorsque je ne puis faire autrement), mais c'est précisément là le fâcheux. » (*Op. cit.*, p.1262.)

39. C'est ainsi que le rapporte R. de Bury, dans le *Mercure de France*, 180, 15 juin 1925, p. 794. Il convient d'ajouter que dans une lettre publiée dans le numéro du 1^{er} mars 1925 de la même revue, Gide avait démasqué sous ce pseudonyme Jean de Gourmont, en réprimandant celui-ci pour l'avoir insulté « copieusement et grossièrement dans plusieurs numéros successifs du *Mercure* » (p. 563).

Dans l'ignorance du « J'ai honte à avouer que je n'ai jamais pu m'intéresser à l'œuvre ni à la personne d'A. Gide » d'Henri de Régnier, par exemple, comment ne point s'indigner contre celui qui met en vente tant de témoignages d'affection et d'intérêt⁴⁰ ?

Décidément il tient rigueur à Régnier de cette boutade. Il faut dire que déjà le 13 avril Gide était allé jusqu'à écrire à Paul Souday une lettre où il expliquait au critique qu'il ne mettait en vente aucun manuscrit ou livre dédié provenant d'un confrère qui lui inspirait de l'affection ou de l'estime. La lettre avait paru dans *Le Temps* le 17 avril. Mais Gide ne pouvait guère aller au-delà de ces allusions voilées pour attirer l'attention sur ce qui l'avait vraiment blessé. Le mal s'avérait irréparable.

N'oublions pas pourtant que dans son *Journal des Faux-Monnayeurs* Gide conservait toujours la phrase assassine qu'il y avait épinglée à côté de la citation de Massis et de la réplique qu'il avait trouvée chez Stevenson. Mais le roman fini le 8 juin, le départ pour l'Afrique distraira Gide de ces rancœurs et lui permettra de ramener à leurs véritables proportions ces querelles littéraires. Il ne mettra pas à exécution le projet de préface qu'il avait un moment envisagé, et *Les Faux-Monnayeurs* paraîtra tel quel en librairie pendant son absence.

De retour du Congo, il aura d'autres chats à fouetter ; et en revoyant le *Journal des Faux-Monnayeurs*, qui devra paraître dans *La NRF* d'août et de septembre 1926, il biffe la dénonciation de Régnier qui lui était échappée en mars 1924, et avec les mots « tant pis » laisse tomber tout ce qui a trait aux rancunes d'antan.

Pourtant, l'année suivante verra la publication d'un livre de Paul Souday rassemblant des articles qui avaient pris le parti de Gide contre ceux qui le dénigraient bien que, notamment depuis *Si le grain ne meurt* et *Les Faux-Monnayeurs*, le critique ne l'ait pas ménagé dans certaines remarques nettement hostiles. On trouvait dans ce volume, entre autres choses, la lettre d'explication que Gide avait adressée à Souday en 1925 sur la vente de sa bibliothèque⁴¹. Que Gide le voulût ou non, cette publication dut ranimer d'anciens ressentiments, car dans *Le Figaro* du 27 septembre 1927 Régnier en donne un compte rendu qui ne laisse rien oublier des disputes du passé. Cet article était propre à envenimer à nouveau les rapports entre les deux écrivains, comme l'indiquent David Niederauer et Heather Franklyn, à grand renfort de citations, dans l'introduction à leur nouvelle édition de la *Correspondance Gide-Régnier* (p. 18). Les ouvra-

40. Lettre du 1^{er} mai 1925, *Correspondance, op. cit.*, t. I, p. 260.

41. Voir Paul Souday, *André Gide*, Paris : Simon Kra, 1927 (ach. d'impr. 7 juillet 1927), pp. 60-2.

ges de Gide y sont qualifiés de « surfaits » et de « scabreux », *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs* traités d'« élucubrations absurdes ».

Devant cette diatribe, Gide se tait. Il se peut qu'il ait griffonné quelque part un début de réponse, comme il l'avait fait précédemment dans le *Journal des Faux Monnayeurs* en 1924 : nous n'en saurons rien. Il ne l'a probablement pas fait : rappelons qu'il s'est résolu depuis à laisser à d'autres le soin de parler. Et justement, l'occasion s'en est présentée, avec le projet d'un numéro spécial des éditions du Capitole sous le titre : *André Gide*, dans la collection « Les Contemporains ». C'est en avril 1927 que le Directeur du *Capitole* avait prévenu Gide, qui commence à réfléchir aussitôt aux noms de ceux qu'il voudrait voir y contribuer⁴². On sait quel florilège d'articles élogieux sera réuni dans ce volume, achevé d'imprimer en janvier 1928 et paru au mois de février. On n'attire pas souvent l'attention sur l'appendice qu'il comporte. La page 291 est réservée à une présentation où on lit simplement :

Ces quelques phrases de M. Henri de Régnier risquent de se perdre et nos lecteurs nous sauront gré de les reproduire à titre de curiosité.

Suit une citation de l'article du *Figaro* daté du 27 septembre 1927 :

Je ne nie pas à M. Gide une certaine valeur littéraire et quelques-uns de ses premiers ouvrages ne sont pas sans mérite [...] mais comment M. Souday peut-il accorder une importance quelconque à une platitude comme *La Symphonie pastorale* ou à des élucubrations absurdes comme *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs* ? [...] Comment M. Souday s'est-il laissé prendre à la médiocrité prétentieuse de ce médiocre prosateur. Je sais bien que M. Gide a fait, un instant, figure de chef d'école, mais de chef d'école dont l'effigie ne marquait que fausse monnaie, celle qui n'a cours que sous le manteau de Diogène et de Tartuffe.

Ces opinions correspondent de si près à celles que l'auteur du *Journal des Faux-Monnayeurs* avait prêtées à son adversaire en 1924 qu'il est difficile de ne pas voir ici la main de Gide lui-même. De plus la riposte représente, à n'en pas douter, une mise à exécution de l'idée que celui-ci avait conçue trois ans plus tôt : faire en sorte que l'ennemi acharné se condamne de sa propre bouche afin de s'épargner la peine de rédiger soi-même une réfutation en règle.

Admirons ce bel exemple du va-et-vient entre une idée initiale, une réaction affective spontanée, la rédaction d'un premier jet suivi de rajouts et de repentirs accompagnant une réplique plus réfléchie, le tout aboutissant

42. Voir *Les Cahiers de la petite Dame*, op. cit., pp. 316-7, 13 avril 1927 ; André Gide, *Journal 1926-1950*, édition établie, présentée et annotée par Martine Sagaert, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, pp. 28 et 1155.

à un renoncement — puis, en réponse à une ultime provocation, un règlement de comptes par citation ironique. En retraçant ce parcours, on se rend compte de tout ce que peut cacher pour Gide l'expression « passer outre ».